

Rachid Tlemçani

Politologue Algérien

Professeur en relations internationales et sécurité régionale depuis 1984 à l'Institut des Sciences Politiques et des Relations Internationales, à l'Université d'Alger.

Février 2023.

Habib - Si Rachid Tlemçani, bonjour. Merci de nous recevoir chez vous. On n'est pas très loin d'Alger, ça fait encore partie d'Alger, ici, on est donc dans la périphérie d'Alger.

Rachid - C'est ça.

Habib - J'ai presque une provocation. Vous vous appelez Rachid Tlemçani. Mais Tlemçani, ça renvoie à Tlemcen, ça !

Rachid - C'est une question qui m'a été posée. Je n'ai jamais répondu !

Habib - Et est-ce que vous voulez répondre maintenant ?

Rachid - Non ! Parce que chez nous, il y a une arrière-pensée du régionalisme. C'est pourquoi je me définis comme maghrébin.

Habib - Vous êtes Algérien ?

Rachid - Je suis Algérien, évidemment à 100 %. Je suis né dans un petit village en Algérie.

Habib - Non, non, mais Algérien, je sais ce que vous voulez dire par « Je suis Algérien », mais quand vous dites maghrébin, vous voulez dire quoi exactement ? C'est quoi être maghrébin ?

Rachid - Être maghrébin, c'est croire au peuple qui vit, qui évolue dans cette grande région, de l'ouest à l'est. Et là il y a des pays qu'on appelle le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et pour ma part, ça c'est une division bureaucratique, un fait à un moment donné de l'évolution de ces sociétés. Donc je préfère me définir comme un Algérien maghrébin.

Toujours est-il, sur la question identitaire, culturelle, moi personnellement, je ne m'accroche pas beaucoup. Dans ma carrière universitaire, plus de 30 ans, j'ai touché à pas mal de sujets, à tous les sujets, sauf la question identitaire.

Cette question ne m'a jamais traversé l'esprit, bien que ce soit une question qui est au centre des luttes actuellement dans toute la région. Moi ce qui m'intéresse, c'est la question sociopolitique et économique. Est-ce qu'on a les mêmes conditions de travail ? Est-ce qu'on

évolue dans un même environnement politique ? c'est ce qui m'intéresse.

Habib - Et vous pensez qu'on est du même peuple ?

Rachid - Je pense foncièrement ça. C'est pourquoi je lutte pour le Maghreb des peuples et non pour le Maghreb des États, des gouvernements et par exemple j'ai voyagé beaucoup. Comme je m'intéresse à la question palestinienne, donc j'ai eu le plaisir de rencontrer des arabes, ou bien des moyen-orientaux, de par le monde.

Mais lorsque je rencontre un maghrébin marocain ou bien tunisien, il y a un courant automatique et rapide qui passe. Pourquoi ? On a le même langage, la même culture. On utilise n'importe quelle langue, on utilise des mots français, ou bien de la darija, du local. Sans oublier au niveau historique, on a été sous le joug colonial français.

On a eu nos indépendances plus ou moins la même la même année. 56, 62, c'est la même période ! D'ailleurs en 58 les leaders des trois pays ont essayé de faire quelque chose en commun, ce qu'on appelle le Maghreb des peuples. Pour des raisons très complexes, ils n'ont pas réussi. Et par la suite dans la période postcoloniale, nos leaders ont essayé de faire le Maghreb des gouvernements, le Maghreb des Etats. Évidemment, ça a foiré.

Habib - Pas le Maghreb des peuples.

Rachid - Pas le Maghreb des peuples ! Et ça ne peut pas marcher. C'est pourquoi actuellement, il y a un problème de frontières. Tous les Etats maghrébins ont des problèmes de frontières avec leurs voisins. C'est incroyable ! Dans chaque Etat, il y a le passeport pour voyager.

Habib - Mais il y a des formes de nationalisme qui se sont formées quand même. Nationalisme algérien, nationalisme tunisien. Je veux dire par rapport aux autres peuples maghrébins.

Rachid - Il y a un nationalisme très fort. Personnellement je suis contre le nationalisme. Qu'est ce qui s'est passé ? Au début des années 60, avec l'indépendance des mouvements dans les pays africains et du tiers monde, en Afrique s'est posé la question de l'Etat-Nation. La grande tendance des responsables africains voulait préserver la notion d'Etat. L'Etat national.

Mais il y avait un autre groupe, minoritaire, qui ne voulait pas créer l'Etat Nation, ils voulaient un genre d'État régional. Et ce projet, évidemment, n'a pas été accepté. Moi je pense que dans l'avenir, on aura plusieurs Etats. En Algérie, on aura cinq ou six régions, en Tunisie, quatre ou cinq, au Maroc également.

Tout ce qui se passe, la grande crise, c'est la crise de l'Etat nation. On n'a pas eu d'États nations, dans notre région. On a eu un État tribal. Chaque État est gouverné par une famille, par une tribu, par un village, par la région. Il n'y a pas eu d'Etat Nation. L'Etat Nation a été beaucoup plus un concept idéologique pour permettre aux pouvoirs dominants de se maintenir et rester aux manettes. C'est aussi simple que ça. Dans chaque pays on trouve une tribu ou bien une famille qui gouverne pendant 20 ans, 30 ou 40 ans. Mais c'est quoi, ce n'est pas un État nation ! Quel est l'avenir ? On s'achemine vers ce modèle régional. La question qui se pose, soit on va atteindre cette situation par le principe de la démocratie, et là, le mouvement sera pacifique. Ou bien par la violence et la violence sera terrible.

Habib - Lequel des deux vous semble le plus envisageable ?

Rachid - Il est très difficile de le dire maintenant. Moi j'ai peur du deuxième scénario. Vraiment, ça me fait vraiment peur parce que le mouvement a juste commencé avec cette ouverture contradictoire. Ce qu'on appelle un autoritarisme nouveau. On évolue dans une période de transition et puisque on en est des acteurs, il nous est très difficile de comprendre ce mouvement.

Il faut attendre une certaine décantation, par exemple si on prend en considération la réalité immédiate, comme dirait Hegel, il y a de quoi être pessimiste. Pourquoi ? Parce que le conservatisme religieux et politique commence à prendre une grande ampleur et je pourrais donner l'exemple de la Tunisie.

Parce que, ça c'est mon interprétation personnelle, j'ai toujours dit et je le maintiens, la révolution tunisienne s'est soldée par un échec. Contrairement à ce que les gens disent. Pourquoi ? Parce que les classes moyennes se sont accaparé le processus révolutionnaire. Et ces classes moyennes se sont intéressées au côté politique. Il y avait une rente. C'est quoi cette rente ? C'est d'accaparer, de prendre des postes politiques, soit une association, soit un parti politique, soit un poste dans le gouvernement ou bien dans la diplomatie.

Ils ont carrément oublié la question économique. Parce que si on revient en arrière un petit peu, le mouvement a commencé dans les mines, Gafsa, si ma mémoire est bonne. Ce sont les travailleurs, les chômeurs qui ont lancé ce mouvement en 2008 et arrivé en ville l'UGTT et les autres partis s'en sont accaparés, et entre autres le mouvement islamiste. Le mouvement islamiste est connu pour être un mouvement foncièrement bourgeois.

Donc ce mouvement a été capté par une fraction très importante de la classe moyenne et ils ont oublié le côté économique, le côté social. Et il est arrivé un nouveau chef, l'actuel. Une fois qu'il est passé, petit à petit il a monopolisé tous les pouvoirs. On est arrivé au point que là, il y a quelques semaines, lors des élections législatives, le taux de participation était de moins de 10% !

Donc le processus, ce qu'on appelle démocratique, démocratique de type occidental ...

Habib - Oui, oui, la démocratie représentative.

Rachid - A été rejeté, aussi simple que ça. Et là on revient en arrière. Et qu'est-ce qu'il nous faut ? Il nous faut une démocratie délibérative. C'est un enjeu crucial. C'est ça. Une démocratie qui parle, qui est basée sur la discussion, sur le dialogue et au niveau local ! L'élite maghrébine est corrompue jusqu'à la moelle épinière.

Rachid - C'est comme ça. Je pense qu'au niveau théorique, il faut réfléchir à un modèle. Toutes les élites maghrébines luttent pour la démocratie représentative. Et là où elle est née, en Europe, elle traverse une crise vraiment profonde, elle est remise en cause !

Habib - C'est super d'avoir commencé par ça. Donc il y a un regard, il y a une vision. Et moi, j'ai envie d'aller découvrir un peu ce qu'il y a derrière ce regard. Vous êtes né donc dans un village ?

Rachid - Non, il s'appelle Bordj Menaïel, c'est en Grande Kabylie, à 60 kilomètres d'Alger. C'est une petite ville avec toute l'infrastructure administrative, une daïra, une mairie.

Habib - Au moment où vous êtes né c'était un village ?

Rachid - Non c'était une petite ville coloniale. On avait l'école, par exemple.

Habib - Votre famille, vos parents ils faisaient quoi ?

Rachid - Moi, je suis issu d'une famille paysanne. Mon père, pour utiliser un concept de Marx, c'est un paysan parcellaire. Il a été dépouillé durant la guerre de libération. Il avait un terrain, un lopin de terre. Il avait une petite maison, mais ça a été brûlé par le colonisateur durant la guerre de libération.

Habib - Et pourquoi ?

Rachid - C'est la politique de la pacification. La France a utilisé la pacification, a brûlé toutes les maisons, tous les hameaux et concentré les gens, la population, dans des villages, comme ça les fellagas et les moudjahidines ne trouveront pas de refuge.

Habib - Ça s'est fait un peu partout ?

Rachid - Un peu partout.

Habib - Surtout les petits paysans ?

Rachid - C'était de la paysannerie. Ce que El Arabi appellerait le « lumpenprolétariat ». C'est un concept que j'aime beaucoup parce que c'est une caste hybride. Elle est très diffuse, pour survivre elle fait un peu un peu de tout, elle travaille chez le colon, ils font le petit commerce et ils élèvent un bœuf ou bien quelques poules pour avoir quelques œufs.

Politiquement parlant, il était dangereux le lumpenprolétariat ! Parce qu'en général, c'est une classe qu'on peut modeler facilement. Et par exemple le fascisme a joué beaucoup sur ça. Il a pu recruter énormément de militants dans cette classe. Marx dirait que c'est une classe ballotée entre le travail et le capital.

Donc pour revenir à ta question je suis né dans une petite ville.

Habib - De papa donc à l'origine paysan et qui s'est déplacé.

Rachid - Dans la ville, d'une famille très nombreuse, j'avais dix frères et sœurs.

Habib - Vous étiez l'aîné ?

Rachid - Non, je ne suis pas l'aîné, je suis juste au milieu. J'ai trois frères et sœurs qui sont aînés. Moi, je suis au milieu. Donc j'ai fait l'école primaire là-bas, même le CEG, le collège.

Habib - Et sans déterminisme, évidemment. Votre maman était à la maison, à partir du moment où les terres étaient brûlées.

Rachid - A bien sûr, grâce à Dieu. Pour aller vite je suis le seul dans ma famille qui a pu aller à l'université, au lycée et à l'université. Je suis le seul de toute la famille.

Habib - Comment vous expliquez ça ? Est-ce que c'était la misère ? Est-ce que c'était la chance, c'était quoi ?

Rachid - Je vous donne un exemple. Moi, j'étais au collège. Le seul lycée dans la région était à Tizi Ouzou, il y a 35 km. Ce n'est pas loin. Mais à cette époque c'était très dur, c'était loin parce qu'il n'y avait pas de moyens de transport. En troisième, on était 50 élèves on était trois à avoir réussi l'examen.

Habib - Des 30.

Rachid - Sur 50 élèves de la ville qui étaient au collège, je pense qu'il y avait six ou sept qui ont fait la seconde, soit technique, soit la seconde classique.

Habib - Oui, alors restons un peu dans la famille. Les frères et sœurs, ils sont arrivés au moment de passer l'examen, ils n'ont pas réussi.

Rachid - Ils ont été éjectés dès deux ans ou bien quatre ans au primaire, ils n'avaient pas terminé le primaire.

Habib - Et les filles aussi étaient scolarisées au début ?

Rachid - Elles étaient scolarisées au début.

Habib - Les parents voulaient vous scolariser ? Ils voulaient vous former ?

Rachid - Pas tellement parce que moi, mon père était un paysan. Il ne connaissait pas la valeur de l'éducation. C'est à dire, il n'était pas conscient que l'éducation c'est l'ascenseur social. Dans son entourage, tout le monde était paysan ou bien faisait les petits boulots. Mon père n'était pas un intellectuel pour avoir une vision à long terme. Par exemple il a passé presque une année en prison coloniale, la prison coloniale. Et au lendemain de l'indépendance, il a refusé de bénéficier des petits avantages. Il n'avait ni maison, ni rien du tout. Il avait refusé.

Habib - Il avait sa fierté.

Rachid - Exactement ça. Il disait que ma fierté n'est pas à vendre.

Habib - Pourtant, ça l'aurait aidé, il en avait besoin.

Rachid - Enormément !

Habib - Parce que si je peux résumer, si j'ai bien compris, c'était quand même des conditions de pauvreté !

Rachid - Enormes ! Vraiment pauvreté dure ! Moi j'ai évolué dans une maison qui avait deux petites pièces et dans ces deux petites pièces il y avait deux familles ! Et on ne parle pas des toilettes avec plusieurs voisins. On n'avait pas l'eau, on n'avait pas d'électricité. Mais le positif, c'était au centre-ville, C'est pourquoi j'ai pu bénéficier de la scolarisation, parce que l'école n'était pas très loin.

Habib - Est-ce que ça a été jusqu'à la faim, sentir la faim, pour vous, pour vos frères et sœurs et ainsi de suite ? Est-ce que c'était jusqu'à ce niveau-là ?

Rachid - C'est-à-dire, la faim était structurelle chez nous. On ne savait pas qu'on avait faim parce qu'elle faisait partie de notre vie. Des fois on mangeait un petit peu, des fois non,

lorsqu'on ne mangeait pas on trouvait ça normal.

Par exemple. Lorsque j'ai été admis à aller au lycée, au lycée de Tizi Ouzou, en tant qu'interne, j'ai presque raté l'entrée. Pourquoi ? Parce qu'on exigeait un trousseau ! Et je n'avais pas de sous pour avoir ce trousseau. Je me souviens bien comment la famille s'est cotisée pour m'acheter un ou deux slips, un pantalon, pour aller au lycée.

Habib - Vous êtes né en quelle année ?

Rachid - 1949.

Habib - Vous passez au lycée en gros à quel âge ?

Rachid - 18 ans, je suppose. Le bac à 22 ans.

Habib - J'ai une question fétiche que je pose à tout le monde systématiquement vous n'allez pas y échapper. A quel âge vous avez pris un livre dans la main, en dehors des livres scolaires ?

Rachid - Moi, personnellement, c'est au lycée.

Habib - C'est un roman, c'est un livre d'histoire, c'est quoi ? C'est un livre comment ?

Rachid - Je pense un livre d'histoire si mes souvenirs sont bons. C'était au lycée parce qu'au lycée il y avait les études, lorsqu'on n'avait pas de devoirs, tu étais obligé de prendre un livre.

Habib - À la maison. Il n'y avait rien.

Rachid - Même pas le Coran, même pas. Par exemple mes parents ne nous ont pas envoyés à la mosquée, à l'école coranique. Non. Et pourtant ils étaient analphabètes ! Ils n'ont jamais mis les pieds dans une école.

Habib - C'est étonnant. Parce qu'ils étaient quand même pratiquants.

Rachid - Comme tout le monde, c'est-à-dire ils étaient pratiquants, je suppose qu'ils faisaient la prière, le ramadan, les trucs de base, je suppose ! Mais toujours est-il qu'aucun de mes frères et sœurs n'ont fréquenté l'école coranique !

Habib - On arrive au bac, c'est un bac quoi, que vous passez ?

Rachid - Sciences. Ah ben écoute, le bac je ne l'ai pas eu ! J'ai fait l'école de travaux publics. J'ai fait une année, ça ne m'a pas intéressé. J'ai quitté et j'ai passé un examen pour être caméraman. Évidemment, je l'ai réussi. J'ai fait deux ans de formation.

Habib - On va en revenir à ça. Ça m'intéresse beaucoup. Mais je vais d'abord finir la parenthèse. Vous étiez un mauvais élève, un mauvais garçon ?

Rachid - Non, justement. Non parce que j'étais en terminale. J'ai fait ce qu'on appelle pion, surveillant, j'avais un petit salaire.

Habib - Pour avoir un peu d'argent de poche.

Rachid - Aider la famille ! Avec ce salaire je suis devenu indépendant financièrement parlant. Je pouvais aider. C'est la première fois que j'ai touché un salaire. Donc le lycée ne m'intéressait plus.

Habib - C'était vraiment pour l'argent ? C'était une question d'obligation envers la famille, aider la famille ?

Rachid - Bien sûr.

Habib - Qu'est-ce que vous avez fait avec le premier salaire ? Vous vous rappelez ?

Rachid - J'ai tout donné à maman ! Ah oui !

Rachid - Donc lorsque j'étais en terminale, j'étais en même temps pion, du coup j'étais souvent absent. Donc je n'ai pas eu le bac.

Je suis allé à Alger. C'était une grande décision. C'est-à-dire mes parents me laissaient faire, ils n'étaient pas au courant. Ils avaient leurs problèmes. Donc je suis allé à cette école de travaux publics à Alger. J'ai fait une année.

Habib - Interne aussi ?

Rachid - Oui. C'était évident. J'avais un présalaire, évidemment. D'ailleurs c'était le présalaire qui m'intéressait beaucoup plus ! C'est l'équivalent d'un salaire de l'institut. Finalement, ça m'a pas intéressé et j'ai passé l'examen pour être caméraman.

Habib - Quelle idée ! Quelle idée, vous arrivez du fin fond d'un village et vous tombez à Alger et vous voulez faire caméraman ! Mais enfin ! Vous aviez rêvé ?

Rachid - Oui, je voulais être un artiste ! Un caméraman pour moi c'était un grand artiste ! À la fin de la première année, j'ai passé le bac. Je l'ai eu !

Habib - Alors que vous faisiez cette formation. On est en quelle année ?

Rachid - 69, c'était une formation de deux ans. Donc au bout j'ai eu le bac. Je me suis inscrit à l'université. Mon objectif c'était d'avoir une chambre. Ce n'était pas pour étudier !

Habib - Et pourquoi vous faites Sciences Po ?

Rachid - Voilà, je te réponds, ce n'était pas possible de faire des études médicales parce que c'était trop long, six ans. Moi j'avais besoin de sous. Licence en économie, ça m'intéressait beaucoup. J'ai refusé parce que c'était quatre ans. Alors je me suis rendu à Sciences Po, c'était trois ans, donc je me suis inscrit à Sciences Po !

Habib - Où il y avait un financement. Il y avait une bourse.

Rachid - Non j'étais fonctionnaire ! J'ai terminé mon stage, deux ans, et j'ai rejoint la télévision ! A la télévision j'étais un opérateur. J'étais caméraman et en même temps j'avais continué mes études, à l'université.

J'ai continué mes études, je faisais la politique, j'étais mal vu. A la fin d'une année, il y avait ce qu'on appelle le mouvement de la révolution agraire, en 71, 72. On a envoyé pendant

l'été les étudiants aider les paysans, leur expliquer la charte de la révolution agraire. J'avais un mois de congé en tant que caméraman, je l'ai passé chez les paysans parce que j'étais dans le mouvement, aller dans les campagnes, expliquer les tenants et les aboutissants de la révolution agraire.

Donc, en troisième année de Sciences Po, j'ai quitté la RTA (Radio-Télévision Algérienne). J'ai terminé ma licence. J'ai eu une bourse d'Etat. Je vais aller aux États-Unis.

Habib - On reviendra aux États-Unis un peu plus tard. Mais vie d'étudiant, ça m'intéresse, vous étiez quel genre d'étudiant ?

Rachid - Ma vie était beaucoup plus dans l'entreprise en tant que caméraman. Toutes les luttes je les ai menées là. Je n'étais pas impliqué dans les luttes universitaires parce que j'allais uniquement pour les TD qui étaient obligatoires.

Habib - Et du coup, tu compensais par la lecture, tu lisais beaucoup à la maison ?

Rachid - Non je ne lisais pas beaucoup, je lisais utilement.

Habib - Ce qu'il faut savoir à un moment précis, que ça soit pour un examen, une conférence, peu importe ...

Rachid - À un moment précis. Par contre j'étais de tendance gauche.

Habib - C'était juste une tendance ou vous vous êtes engagé politiquement ?

Rachid - Non, je n'étais dans aucun parti politique. J'ai horreur de toutes les structures politiques, c'est pourquoi pas mal de gens me voyaient comme un anarchiste. Moi je me définis comme un marxiste. Le marxisme pour moi, c'est une approche scientifique. Ce n'est pas politique. Et jusqu'à aujourd'hui, je me définis comme marxiste.

Habib - Et à ce moment-là, aujourd'hui je pense que vous avez eu le temps et je vois la bibliothèque derrière vous. Mais à ce moment-là, vous avez réellement connu Marx ou c'était juste être marxiste comme ça ?

Rachid - Non, j'ai lu et j'ai approfondi ça lorsque je suis allé aux États-Unis.

Habib - Les gens parlaient aux États-Unis à l'époque pour devenir des libéraux, vous, vous êtes parti pour devenir marxiste !

Rachid - Je suis revenu plus marxiste qu'avant !

Habib - Et donc on va aller suivre un peu le voyage aux États-Unis. Vous gagnez une bourse.

Rachid - A ce moment chaque étudiant pouvait avoir une bourse.

Habib - Ce n'était pas forcément un mérite particulier

Rachid - Non, tout le monde, parce que l'Algérie avait une politique de former des cadres pour la jeune nation, donc elle avait envoyé des jeunes Algériens à travers le monde. Pour ma part c'était une excellente idée. Malheureusement, la plupart ne sont pas revenus, ça c'est une autre histoire.

Habib - Et le choix des États-Unis, c'est eux qui ont décidé ou c'est toi qui as choisi ?

Rachid - Je n'ai pas vraiment choisi. Mais j'avais rempli un formulaire, disant quel pays vous souhaiteriez ? Je pense que j'ai coché sur les États-Unis en premier ou bien en deuxième.

Habib - Et c'était où aux États-Unis ?

Rachid - C'était à Boston. Ville universitaire par définition. Et là, à Boston, je me suis épanoui politiquement parlant. Là-bas, j'étais actif, très actif ! J'étais à un moment donné président de l'Organisation des Etudiants Arabes. J'ai fait de la politique !

À un moment donné, je voulais créer une maison de culture arabe. Parce que dans les grandes universités, il y avait des maisons de culture espagnoles, françaises, turques, il n'y avait pas de maison arabe. En tant que responsable, représentant de la communauté arabe, je voulais créer ça. J'ai fait un petit dossier de rien du tout. Le recteur, je me souviens très bien son nom, Sylbern, me convoque, et ce gars c'était un fasciste. Il me dit écoutez, c'est quoi cette maison, là ? Tu veux créer un foyer de l'OLP ? Donc le projet est tombé à l'eau.

Donc c'était à l'université *Boston University*, à l'université *Boston University*. Huit ans. J'ai eu le Master et le PhD sciences politiques. Licence sciences politiques, master sciences politiques, et PhD sciences politiques.

Habib - Et c'était quoi le thème de la thèse, le sujet ?

Rachid - Cet ouvrage, c'est une partie de cet ouvrage.

Habib - « *State and revolution in Algeria* ». C'était ça ? Et ce n'était pas le même titre, si ?

Rachid - Non, le titre c'était « Formation de l'Etat dans une société post coloniale ».

Habib - Et donc « *State and revolution in Algeria* » c'était publié en 1981.

Rachid - 86, 86 !

Rachid - C'était publié conjointement par Z, en Angleterre, et par Ouest Vue Press, aux États-Unis. Il y a eu deux maisons d'édition.

Habib - Mais jamais traduit.

Rachid - Jamais. Par contre, je me souviens très bien, j'ai donné une copie à la bibliothèque universitaire d'Alger, mon université, elle n'a pas été mise à la disposition des Algériens. Je l'ai donné au responsable de la bibliothèque. J'ai vérifié par la suite et je l'ai conseillé à pas mal d'étudiants. Mais ils n'ont pas trouvé !

Habib - Et donc tout ça, ça dure jusqu'en 80, si je suis bien mon calendrier.

Rachid - Ah, mon retour ? Non en 84. Entre-temps j'ai fait pas mal de va-et-vient. J'étais à Harvard, je suis allé à Boston University, j'ai décroché pas mal de petites bourses.

Habib - Alors la question, bien sûr, vous l'attendez certainement. Pourquoi vous êtes rentré ?

Rachid - C'est un choix personnel. Et cette question, il n'y a pas eu une personne que j'ai

rencontrée qui ne m'a pas posé cette question !

Habib - Et ne me dites pas que vous ne voulez pas répondre !

Rachid - Je suis venu et j'ai commencé à travailler à Alger. Je n'avais pas de logement. Il m'est arrivé de dormir dans la voiture, c'était vraiment dur !

Habib - Vous étiez à l'université ?

Rachid - À l'université, recruté normalement, titulaire après quelques années évidemment.

Habib - Et donc pardon d'insister, mais j'aimerais bien savoir parce que, je ne parle ni d'argent ni de rien du tout. Je parle juste d'opportunités, j'allais dire presque scientifiques, académiques, il y avait des chances d'évoluer d'une manière extraordinaire aux États-Unis. Une grande université, des opportunités de postes, de la recherche, de l'argent, tout, et vous décidez de rentrer en Algérie avec le risque de ne pas avoir autant d'opportunités.

Rachid - Exactement. Moi, j'ai terminé mes études en apothéose parce que ma thèse était publiée, ma thèse a été acceptée pour publication. Aux États-Unis c'est magnifique, c'est le top. Pour répondre à votre question. J'avais un prof très connu. Il s'appelle Howard Zinn. C'était mon patron de thèse. A la veille de mon départ vers Alger, Il m'avait invité pour déjeuner. Il m'a dit Rachid, je vais vous poser une question « pourquoi tu rentres en Algérie ? Tu as une excellente thèse, publiée, si tu veux trouver un boulot moi je t'aide, il n'y a aucun problème. Pourquoi tu veux retourner dans ton pays ? » Je lui dis « écoute, si je reste ici, c'est comme m'enfermer dans une chambre et injecter du poison sous la porte. Et je vais mourir petit à petit. Ça va prendre du temps, certes, mais je vais mourir. Par contre, si je vais en Algérie, je vais recevoir des coups immédiatement et je vais crever. Mais là-bas je vais sentir mes coups ». Il a raconté cette anecdote à plusieurs reprises !

Habib - Et vous avez reçu les coups que vous attendiez ?

Rachid - Je les reçois jusqu'à aujourd'hui !

Habib - Est-ce que vous avez regretté votre décision ?

Rachid - Non ! Jamais, pour la simple raison qu'ici je vis pleinement. J'ai publié beaucoup, et des trucs très polémiques ! Aux États-Unis ça m'aurait été très difficile. Sur le conflit israélo palestinien qui m'intéresse beaucoup, personne ne partage ma vision, il m'aurait été impossible de publier ça ! Alors qu'ici, sur la question palestinienne, on peut raconter n'importe quoi.

Pour revenir un peu, pour répondre à ta question, moi je pensais que j'avais une dette à l'égard de ce pays, parce que c'est ce pays qui m'a donné une bourse pour étudier, les études étaient payantes aux États-Unis, ce n'est pas comme en France.

Habib - Vous vous disiez « J'ai une dette envers mon pays et je veux rentrer rembourser cette dette ? ».

Rachid - Dès le début, j'avais développé une stratégie pour retourner au bled, dès le début. C'était une stratégie.

Habib - Vous êtes parti pour revenir. Pendant votre séjour aux États-Unis, est ce que vous

avez rencontré, soit par leurs écrits soit directement, des personnes qui vous ont marqué, pour ne pas dire influencé, que ce soient des Américains ou non Américains ou Arabes. Je pense éventuellement à Edward Saïd.

Rachid - Moi j'étais vraiment radical, c'est à marxiste radical. Par exemple sur la cause palestinienne. La thèse du consensus international général, je le rappelle, la thèse de deux États, un État palestinien et un État israélien côte à côte. Moi j'étais vraiment contre ça, et je le suis toujours. Pour ma part, c'est une thèse idéologique. Moi, j'étais pour un État démocratique et laïc.

Habib - C'était ce que défendait aussi Edward Saïd.

Rachid - Après le traité d'Oslo il a changé. Mais avant, il était pour deux États. D'ailleurs une des questions que j'ai posées par exemple à Chomsky, je lui ai dit « écoute toi, en tant qu'anarchiste, les anarchistes sont contre le concept d'État. Le peu que je connaisse de l'anarchisme. Pourquoi tu es pour deux États ? Un État palestinien et un État israélien, pourquoi tu n'es pas pour un État laïque et démocratique ? Il n'a pas répondu, il m'a dit ce n'est pas réalisable, parce que la thèse de deux États, je lui dis c'est le truc le plus réaliste ?

Habib - Oui, deux peuples en conflit donc on les sépare par une frontière et c'est réglé.

Rachid - Je pense que c'est un concept idéologique. Aujourd'hui il est irréalisable, pour la simple raison qu'il faut comprendre la nature du sionisme. C'est quoi le sionisme ? C'est un mouvement patriotique, c'est un mouvement national. Le sionisme ne s'arrête pas sur une parcelle de terrain donné et il a la tendance à l'expansionnisme, par définition. Jusqu'à aujourd'hui, Israël n'a pas de constitution, c'est un État d'apartheid maintenant. Bon, cette thèse, il y a des années, on pouvait ne pas être d'accord, maintenant elle est évidente ! Le président Carter a écrit un ouvrage après avoir terminé son mandat « Israël, État d'apartheid ». Et il a reçu une foudre de critiques. C'est incroyable ! Pourtant, c'est le président. Il a été président des États-Unis. Pour lui Israël, c'est l'apartheid.

Habib - Et donc vous rentrez en Algérie avec une thèse, avec une formation, avec un réseau de connaissances, de personnes, de grandes personnalités qui sont connues, qui étaient connues à l'époque déjà. C'était automatique d'avoir le poste où vous avez fait des démarches ?

Rachid - Bien sûr, tout le monde pouvait avoir un poste. L'Algérie a commencé à construire des universités un peu partout. Donc il y avait une demande très forte.

Habib - L'Institut de Sciences Politiques, c'est là-dedans que vous entrez.

Rachid - Et que je quitte en tant que retraité de ce poste. Je n'ai pas bougé.

Habib - Et alors, la partie recherche, vous avez fait quoi comme travaux de recherche ?

Rachid - On me dit souvent que j'ai une deuxième casquette de journaliste. Je suis arrivé à un point que publier dans les trucs scientifiques, les revues spécialisées, ça ne m'intéressait pas. Je préférais publier dans la presse locale. Il y avait une certaine liberté de ton, dans les médias.

Habib - On parle de quelle année, là ?

Rachid – On peut dire début des années 90. Donc j'ai publié, j'ai publié beaucoup. D'ailleurs les gens ne me connaissent pas à travers mes ouvrages, mais ils me connaissent à travers mes chroniques dans les médias ! Les gens ici ne lisent pas d'ouvrages, mais ils lisent les journaux.

Habib - Et vous écriviez, comment dire, des choses relativement faciles d'accès ou c'était vraiment l'universitaire qui s'exprimait ?

Rachid - Ah ça c'est une bonne question. C'est une question de style. Moi je faisais une combinaison entre le style journalistique et le style académique. J'ai essayé de trouver un équilibre. Un style très simple, mais de temps en temps je balance quelques concepts.

Habib - Oui. Volontairement ?

Rachid - Volontairement bien sûr. Donc j'étais vraiment lu par tout le monde. Les élites me connaissaient très bien et j'allais souvent à contre-courant, à contre-courant en idéologie dominante. J'étais critique et je le suis toujours, à l'égard de tout le monde, partis politiques, opposition, gouvernement, islamisme, les structures sécuritaires, tout. Moi je suis critique à l'égard de tout le monde, d'où mon indépendance, d'où je n'ai pas d'amis politiques !

Mais ce qui est sûr, c'est qu'il y a un respect à mon égard.

Habib - Vous restez encore homme de gauche ?

Rachid - Ah oui ! Plus qu'avant.

Habib - Radical, marxiste.

Rachid - Marxiste. Et là, il faut, il faut s'entendre sur le marxisme, c'est une théorie. Pour moi, je dis théorie comme une méthode d'approche. Ça m'aide à faire de la recherche, à comprendre le monde, le marxisme actuellement est plus important que dans le passé. Mais comme je l'ai dit, il faut savoir ce qu'on entend par marxisme.

Rachid - En Algérie ou bien au Maroc, c'est le parti islamiste qui domine.

Habib - Les marxistes sont très minoritaires ?

Rachid - Ils n'existent pas du tout. Ils sont des néolibéraux, ils sont pour l'économie du bazar. Le courant progressiste dans le monde arabe n'est pas progressiste, c'est un courant autoritaire. C'est un courant militariste. C'est pourquoi la démocratie n'a pas avancé dans les pays arabes. Je dirais que le courant démocrate a trahi la démocratie dans la région. C'est ça le mal de nos sociétés. Le leadership, l'islamisme, dans le monde arabe a récupéré la tendance progressiste, la tendance démocrate, la tendance communiste. Dans le leadership islamiste, il y a énormément de marxistes, de communistes.

Habib - Tu peux développer un peu plus, un exemple, ou n'importe.

Rachid - Ce courant progressiste, pour utiliser un concept neutre, a été déçu du mouvement d'émancipation pour la simple raison que les marxistes, les progressistes, n'ont pas pris en considération la religion. Donc il est temps d'entrer dans ce mouvement qui prend en considération les valeurs traditionnelles, les valeurs conservatrices. Il y a tout un courant progressiste dans le monde arabe qui a intégré le mouvement islamiste.

Habib - Ils sont restés ?

Rachid - Ils sont restés. Bien sûr. Soit en Algérie, soit en Egypte, soit partout.

Habib - Est-ce que c'est une conséquence ou une cause ou juste un facteur de ce qu'on a appelé les années noires, les années 90 ?

Rachid - Non, c'est beaucoup plus complexe. Par exemple. Le mouvement démocrate, c'est un mouvement militariste, à travers le monde arabe ils ont soutenu le pouvoir militaire ! Tunisie, Algérie, Maroc, partout, Egypte, partout. Samir Amine, il a rejoint ce mouvement.

Habib - Les années 90, pour Rachid Tlemçani, c'était quoi ?

Rachid - C'était une période où je ne vivais pas ici, je vivais dans une cité populaire. C'était vraiment très difficile.

Habib - Vous vous êtes réfugié dans la cité populaire ou vous viviez là-bas ?

Rachid - Je vivais là-bas. D'ailleurs, c'est bien simple, au parking, il y avait des têtes, qu'on trouvait sur le parking. Pour vous dire que période a été très difficile. Il m'était arrivé d'aller à l'université. Je rencontrais les étudiants dans la voiture. À un moment donné très critique, les enseignants changeaient de salle, parce qu'ils pouvaient être culbutés comme ça. C'était très difficile. Moi je n'ai pas quitté. Je suis resté ici.

Habib - Vous avez eu peur.

Rachid - Et énormément, énormément peur, c'est normal. La peur de sortir, la peur de travailler, la peur de rentrer, la peur d'aller au marché. Surtout à un moment donné c'étaient les universités, les intellectuels qui étaient la cible.

Habib - Parmi eux il y avait des proches ?

Rachid - Ah oui, il y en avait beaucoup. Mon cas était particulier, j'étais un indépendant. Je n'avais aucun parti politique qui pouvait m'aider. Et cette catégorie de gens de l'université, était une cible. Par exemple Liabés, c'était un collègue. Il était à un moment donné ministre, c'était un indépendant. Il y avait un autre intellectuel, grand sociologue, Boukhobza.

Non, cette peur vraiment, d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui les Algériens refusent d'en parler. Parce que c'est très douloureux, tellement douloureux, ils ne peuvent pas. Donc il nous faut des séances de thérapie !

Habib - Juste une question par rapport à cette période-là. Est-ce que vous avez pensé à

Rachid - C'est-à-dire on te pousse à réfléchir et à partir. Et même j'ai refusé ça. L'idée était pendante, l'idée existait. Mais c'est-à-dire partir où ? En France.

Habib - En France, aux Etats-Unis, n'importe.

Rachid - En tant qu'Algérien, toujours c'est en France. Mais la France moi je refuse, j'ai toujours refusé.

Habib - Et pourquoi ?

Rachid - Une fois j'étais en un séminaire, un colloque à Paris. A la fin d'une après-midi. J'étais avec trois ou quatre français, on a pris un pot et un des Français m'a dit, Rachid, qu'est-ce qu'on peut faire pour t'aider ? J'ai dit si tu veux m'aider, faites pression sur votre gouvernement pour qu'il laisse les Algériens tranquilles, que les Algériens règlent eux-mêmes leurs problèmes. Il n'avait pas apprécié

Habib - C'est incroyable ce côté, je ne vais pas dire national. Ce rattachement à un pays, à l'indépendance du pays. C'est quelque chose qui est presque religieux chez vous !

Rachid - Absolument. En 62, lorsqu'on a eu l'indépendance, j'avais quatorze ans, donc j'ai vécu la guerre de libération et j'ai des images encore !

Habib - Des images visuelles ? Vous avez vu des choses.

Rachid - Visuelles. J'ai été témoin, j'avais vu la répression des militaires sur la population. J'ai pas mal d'images.

Habib - Et il y a des gens de la famille qui ont payé cher ?

Rachid - Il y en a énormément, mon père entre autres par exemple. Il a passé huit mois ou bien une année en taule, toutes les familles, sans exception.

Habib - L'Algérie est sortie de ces années noires, les moments les plus terribles de cette histoire. Mais c'est encore une sorte de transition qui est parfois contestée, il y avait le *hirak*, il y avait des choses comme ça. Vous avez vécu le *hirak*, vous étiez ici ?

Rachid - Absolument. Le *hirak* j'étais présent dès le début et jusqu'à la fin. Le *hirak* je pense que c'était un mouvement populaire inédit, atypique dans l'histoire du mouvement mondial. À un moment donné au début, il y avait jusqu'à 20 millions de personnes dans les rues à travers l'Algérie. Une des particularités, je dis une, c'est transclasse, toutes les catégories sociales étaient présentes, riches, paysans, femmes, enfants. C'est un melting-pot, et dans toutes les villes, dans toutes les grandes villes, les vendredis étaient dans la rue. Un seul mot d'ordre, un seul slogan : le changement radical. Une autre particularité, c'est qu'il n'y avait pas de chef, il n'y avait pas de leader, il n'y avait aucun parti politique qui dirigeait ça. Donc, en d'autres termes, c'était l'échec total de l'opposition.

Rachid - Et ça, c'est vraiment unique. Les Algériens ont rejeté ce qu'on appelle la démocratie représentative et les partis politiques sont à la pointe de cette démocratie. Cette démocratie, c'est un rejet total, d'ailleurs c'est bien simple, au début, certains chefs du parti ont été chahutés par les gens lors des manifs. On leur dit écoutez Dégage, dégage ! Bon, par la suite, il y a eu une autre évolution du mouvement. Mais en tant que mouvement, pacifiste, c'est bien simple, il est associé à une révolution pacifique. On a dit même c'est la révolution du sourire. En Tunisie, on dit la révolution du jasmin, en Algérie on dit la révolution du sourire.

C'est un mouvement profond. Il est venu spontanément pour le refus du cinquième mandat parce que les Algériens n'ont pas accepté qu'un président malade, qui avait des difficultés à articuler deux mots, qui avait des difficultés à marcher, rempile pour un cinquième mandat.

Habib - Est-ce que vraiment on peut réduire le *hirak* à un mouvement comme ça, non à ce

Rachid - C'était vraiment le truc déclencheur, c'est l'étincelle. C'est-à-dire que l'histoire ne

pouvait pas prévoir. Il y a, je crois fermement et profondément, ce que j'appelle la dynamique sociale. La dynamique sociale, on ne peut pas prévoir quand est-ce qu'elle peut émerger, comment elle se développe. Il y a tout un mouvement et il peut se déclencher à n'importe quel moment.

Habib - Est-ce qu'il est éteint ?

Rachid - On dit souvent que l'esprit du *hirak* est toujours vivant.

Habib - Dans la vie quotidienne, ça ressort ? Il y a des choses qu'on voit maintenant, dans les comportements, dans les relations ?

Rachid - Non, je pense que c'est la période, écoute dans chaque mouvement social, il y a des hauts et des bas.

Habib - Et les femmes en Algérie, est-ce qu'elles ont un poids ?

Rachid - C'est inexistant, le mouvement des femmes, il est inexistant, politiquement parlant. C'est-à-dire pendant le *hirak* la femme citadine était présente, était vraiment active. Et ça, c'est vraiment nouveau. C'est le premier moment où on voyait beaucoup de femmes dans une telle mobilisation. Et ça, ça a été magnifique. Et ces femmes, certaines portaient le *hijab*, d'autres ne portaient rien du tout, et elles étaient actives également dans le mouvement des étudiants. Donc le *hirak*, on peut dire qu'il a libéré d'une certaine manière la femme, du moins durant ces années de *hirak*.

Habib - Est-ce qu'on peut postuler que le *hirak* a tenu aussi longtemps grâce aux femmes ?

Rachid - Non, c'est à dire dans le monde rural, elles n'étaient pas très actives. Mais en ville, dans les grandes villes oui, elles étaient présentes. D'ailleurs c'est une fausse problématique, je ne fais pas de distinction entre hommes et femmes, et les deux étaient présents dans le mouvement. D'ailleurs c'est bien simple les femmes étaient à la tête du mouvement, comme au centre, comme à la fin, les femmes étaient vraiment mélangées avec les hommes.

Habib - En soit c'est un événement ! C'est les premières fois où les femmes étaient aussi présentes !

Rachid - C'est un moment vraiment historique, très important.

Habib - Il y a une question que je n'ai pas abordée, le professeur de l'université que vous étiez, que vous êtes encore, vous avez dirigé des travaux de recherche ? Les gens qui ont fait des recherches, c'est en gros dans quels domaines ? Sous votre direction.

Rachid - Les relations internationales. Mais, j'ai refusé de patronner beaucoup de thèses. Le plagiat est devenu une donnée cardinale dans les soutenances de thèse. Il n'y a pas du tout de recherche empirique, il n'y a pas de travaux de recherche. La formation ne permet pas de faire de la recherche ! On est arrivé à un point où un étudiant en doctorat ne lit pas un livre, un seul ouvrage. Et il soutient. C'est dramatique. Il n'y a plus de recherche. A l'université algérienne, ils font du copier-coller et c'est général et tout le monde est au courant, même l'autorité publique, on laisse faire. Il faut la paix sociale.

Habib - Vous êtes négatif, vous êtes pessimiste sur l'état de la recherche et de la production

des connaissances en Algérie ? Qui est-ce qui produit des connaissances aujourd'hui en Algérie ?

Rachid - Et il n'y a pas de production de connaissances, ça n'existe pas du tout.

Habib - Ça a existé et ça s'est arrêté, ou ça n'a jamais existé ?

Rachid - Si, ça existait un petit peu dans les années 60-70. Et ça, c'est l'ancienne génération. L'ancienne génération, elle a produit un petit peu, dans des conditions très difficiles, où les moyens de recherche étaient presque inexistants. La réforme de l'enseignement supérieur n'a pas conduit les étudiants à faire de la recherche parce que la réforme en elle-même n'est pas basée sur des principes, sur l'éducation, sur une pédagogie qui pousse les étudiants à faire de la recherche. Pour faire de la recherche, il faut assimiler au préalable les concepts. Or, maintenant, on n'enseigne pas les concepts, on n'enseigne pas la linguistique. On n'enseigne pas la méthodologie, on n'enseigne plus ça. Donc les jeunes étudiants ne sont pas outillés pour faire de la recherche et en plus, ils ne sont pas intéressés.

Habib - Surtout que le chômage des diplômés on le connaît, et c'est décourageant. Qui sont tes lecteurs ?

Rachid - Ah ça c'est une bonne question !

Rachid - Ah, je ne peux pas répondre. En général ils ne sont pas des arabisants

Habib - Ou alors j'ai inversé, vous écrivez pour qui ?

Rachid - Pour les étudiants, pour les enseignants, pour la communauté scientifique.

Habib - Vous avez des amis puissants ? Pour emprunter le titre de quelqu'un.

Rachid - J'ai refusé d'avoir des amis puissants, par principe politique. Parce que lorsqu'on a des amis puissants, on perd son indépendance et son autonomie de pensée. Moi, je suis vraiment jaloux, très jaloux de mon indépendance de pensée et de travail.

Habib - Vous n'avez jamais fait de compromis sur cette indépendance ?

Rachid - Sur ce point je n'ai jamais cédé quoi que ce soit. J'ai toujours écrit ce que je voulais. C'est la méthode de travail qui dicte ce que j'écris.

Habib - Vous écrivez en ce moment ?

Rachid - Oui, j'ai un long ouvrage en perspective. Une lecture transversale de la guerre de libération. En d'autres termes, j'essaie de puiser dans l'histoire les éléments qui ont contribué à avoir un tel régime politique. Comment se fait-il qu'en 62, on a un tel régime

Et ce processus, je pense qu'il n'est pas unique à l'Algérie. Il s'est déployé en général dans les sociétés post-coloniales. Evidemment chaque pays a sa propre spécificité historique, je pense que le processus est identique. On a importé l'Etat, ce que Bertrand Badie dirait, on a importé l'État dans un contexte qui n'est pas approprié

Habib - Vous êtes rentré des États-Unis pour rembourser des dettes. Vous vouliez être utile à votre pays. Aujourd'hui, est ce que vous pouvez dire que vous avez été utile pour ce pays ?

Rachid - En partie, j'aurais souhaité faire plus que ça. Mais j'ai fait un petit peu, mais vraiment quelque chose de minime.

Habib - Votre fierté ? De cette utilité, est-ce qu'il y a un moment où vous vous êtes dit, là je suis utile.

Rachid - Ah je me sens très fier ! Je suis encore vivant, j'ai 74 ans, je suis actif, j'essaie de produire, je trimballe quatre ou cinq maladies chroniques, mais je suis toujours debout !

Habib - Et donc, vous continuez à être utile ?

Rachid - Très utile. Et jusqu'au dernier jour de ma vie, j'essaie d'être rentable.

Habib - Donc c'est une notion importante, l'utilité du chercheur.

Rachid - C'est à dire un chercheur engagé, parce que personnellement je ne suis pas très matérialiste. J'essaie d'être utile à la société, à l'environnement global. C'est ça mon cadre d'analyse et de lutte. Je suis pour le changement, un changement sérieux, qui dit un changement sérieux dit un changement radical et sans compromission.

Habib - On va arrêter là-dessus. C'est très beau, je trouve.

Rachid - Merci beaucoup !

Habib - Merci infiniment, mais vraiment du fond du cœur. Vous m'avez beaucoup touché parce que vous avez raconté une partie de ma propre vie. Merci.